

# Les dynamiques identitaires et le processus d'intégration européenne

Denis Sindic, Emanuele Castano et Steve Reicher

Volume 32, numéro 3, 2001

Références de l'Union européenne : regards croisés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/704314ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/704314ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sindic, D., Castano, E. & Reicher, S. (2001). Les dynamiques identitaires et le processus d'intégration européenne. *Études internationales*, 32(3), 425–454. <https://doi.org/10.7202/704314ar>

Résumé de l'article

Cet article présente quelques réflexions psychosociologiques sur la construction d'une identité européenne et sur ses relations avec les identités nationales. Tout d'abord, quelques commentaires introductifs serviront à montrer l'importance des identités collectives dans les relations internationales en général, ainsi que dans le processus d'intégration européenne en particulier. Par la suite, nous nous concentrerons sur la question des identités nationales. Notre analyse mettra en évidence le caractère construit des identités nationales ainsi que la dimension fonctionnelle de ces constructions. En un troisième temps, nous nous pencherons sur le statut spécial des identités nationales dans le panorama des identités collectives. Nous évoquerons quelques-unes des raisons pour lesquelles celles-ci ont connu un succès important et jouissent aujourd'hui d'une importance particulière dans la structuration de notre monde social, et pourquoi elles sont souvent l'objet d'un investissement plus intense que bon nombre d'autres types d'identités. Enfin, nous ouvrirons quelques pistes de réflexions sur les conséquences de ce parcours pour la construction de l'Europe et d'une identité européenne. L'objectif global de cette contribution est de développer un cadre théorique qui permette d'appréhender les processus d'identification collective, et de souligner les conséquences pratiques et politiques des définitions identitaires particulières qui sont ou pourraient être utilisées dans le processus d'intégration européenne.

# Les dynamiques identitaires et le processus d'intégration européenne

Denis SINDIC, Emanuele CASTANO et Steve REICHER\*

**RÉSUMÉ :** Cet article présente quelques réflexions psychosociologiques sur la construction d'une identité européenne et sur ses relations avec les identités nationales. Tout d'abord, quelques commentaires introductifs serviront à montrer l'importance des identités collectives dans les relations internationales en général, ainsi que dans le processus d'intégration européenne en particulier. Par la suite, nous nous concentrerons sur la question des identités nationales. Notre analyse mettra en évidence le caractère construit des identités nationales ainsi que la dimension fonctionnelle de ces constructions. En un troisième temps, nous nous pencherons sur le statut spécial des identités nationales dans le panorama des identités collectives. Nous évoquerons quelques-unes des raisons pour lesquelles celles-ci ont connu un succès important et jouissent aujourd'hui d'une importance particulière dans la structuration de notre monde social, et pourquoi elles sont souvent l'objet d'un investissement plus intense que bon nombre d'autres types d'identités. Enfin, nous ouvrirons quelques pistes de réflexions sur les conséquences de ce parcours pour la construction de l'Europe et d'une identité européenne. L'objectif global de cette contribution est de développer un cadre théorique qui permette d'appréhender les processus d'identification collective, et de souligner les conséquences pratiques et politiques des définitions identitaires particulières qui sont ou pourraient être utilisées dans le processus d'intégration européenne.

**ABSTRACT :** This contribution provides a social psychological perspective on the construction of an European identity and its relationships with national identities. We start by demonstrating the importance of collective identities to international relations in general and to the process of European integration in particular. We then focus on the question of national identities. Our analysis emphasizes the constructed nature of national identities as well as the functional dimension of these constructions. Next, we account for the special status of national identities within the range of collective identities. We address some of the reasons for their past and continuing importance in structuring the social world and the reasons why people invest so much in national identities in contrast to many other types of identity. Finally, we point to some further issues which arise from our argument and which have consequences for the construction of Europe and of an European identity. The overall purpose of our contribution is to develop a theoretical understanding of the processes of collective identification and to underline the practical and political consequences of the particular constructions of identity which are or which might be used in the process of European integration.

---

\* Les auteurs sont respectivement candidat au doctorat et professeurs au Département de psychologie de l'Université St. Andrews en Écosse.

## I – Identité, intérêts et construction européenne

### A — Identités collectives, intérêts économiques, mobilisation et légitimation

Le concept d'identité collective constitue sans aucun doute un concept central de la psychologie sociale. De nombreuses recherches menées en son sein insistent fréquemment sur le rôle crucial qu'elle joue dans les phénomènes de groupes et des relations entre ces groupes. Sans doute est-ce dû en majeure partie à l'impact considérable qu'ont eu sur cette discipline la Théorie de l'identité sociale (TIS) fondée par Tajfel et Turner<sup>1</sup>, ainsi que son prolongement ultérieur dans la théorie de l'auto-catégorisation (TAC)<sup>2</sup>.

L'un des objectifs principaux de la TIS était à l'origine d'offrir un complément à la Théorie des conflits réels de Sherif<sup>3</sup>, selon laquelle la source des conflits intergroupes était à chercher dans l'existence d'antagonismes entre les intérêts matériels de ces groupes, ceux-ci entrant alors en compétition pour obtenir des ressources objectives limitées. En invoquant l'idée d'identité sociale, Tajfel et Turner voulaient par contre mettre en avant le fait que la dynamique des relations intergroupes n'est pas orchestrée uniquement par de telles considérations d'intérêt matériel, mais aussi par le besoin d'obtenir des ressources symboliques, liées à la réalisation d'une identité positive et distincte. Selon eux, les membres d'un groupe peuvent aussi bien s'engager dans des conflits intergroupes dans le but d'obtenir, par exemple, plus de dignité ou de prestige, et non pas seulement pour des raisons purement économiques. Pour prendre un exemple directement lié au sujet qui nous concerne, il apparaît assez clairement qu'un certain nombre d'Européens perçoivent aujourd'hui l'intégration européenne comme une menace à leur identité nationale<sup>4</sup> et que cela peut les mener à émettre pour le moins quelques réticences envers ce projet, et ce, même lorsqu'ils reconnaissent éventuellement certains bienfaits économiques à l'Europe. Selon Breakwell, les données de l'eurobaromètre n° 38 de 1992 montrent effectivement que cette peur de la perte d'identité nationale est, indépendamment des considérations de type utilitaire (emploi,

1. Théorie fondée par Tajfel et Turner. Voir H. TAJFEL, *Differentiation Between Social Groups*, London, Academic Press, 1978 ; H. TAJFEL, *Human Groups and Social Categories*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981 ; H. TAJFEL et J. C. TURNER, « An Integrative Theory of Intergroup Relations », in S. WORCHEL et W. G. AUSTIN (dir.), *Psychology of Intergroup Relations*, Monterey, Brooks-Cole, 1979.
2. J. C. TURNER, M. A. HOGG, P. J. OAKES, S. D. REICHER et M. S. WETHERELL, *Rediscovering the Social Group : A Self-Categorization Theory*, Oxford, Blackwell, 1987.
3. M. SHERIF, *In Common Predicament : Social Psychology of Intergroup Conflict and Cooperation*, Boston, Houghton-Mifflin, 1966 ; M. SHERIF, O. J. HARVEY, B. J. WHITE, W. R. HOOD et C. W. SHERIF, *Intergroup Conflict and Cooperation : The Robbers' Cave Experiment*, Norman, University of Oklahoma Book Exchange, 1961.
4. L. BRITTAN, *Is Britain Threatened by Further European Integration ?*, Redwood Debate, Warwick, May 15, 1996 ; J. M. DELGADO-MOREIRA, « Cultural Citizenship and the Creation of European Identity », *Electronic Journal of Sociology*, vol. 2, n° 3, 1997.

bien-être économique, etc.), l'une des raisons importantes qui est avancée pour justifier une opposition à l'Europe<sup>5</sup>.

Cependant, avec le recul, on pourrait défendre l'idée qu'une telle position sous-estime encore l'importance des processus identitaires dans les relations intergroupes, en les limitant à un complément de la dynamique économique. En effet, certaines avancées théoriques basées sur les idées de la TIS et de la TAC suggèrent aujourd'hui qu'il est sans doute nécessaire de dépasser cette distinction trop nette entre intérêt économique, utilitaire d'une part et processus identitaires d'autre part, et de s'interroger sur la façon dont ces deux aspects peuvent être intimement entremêlés. Elles proposent ainsi que l'identité peut être nécessaire à la définition même de l'instrumentalité et de ce qui constitue les intérêts d'une personne ou d'un groupe, qu'ils soient symboliques ou matériels<sup>6</sup>.

Selon Simon<sup>7</sup>, par exemple, le principe postulé par bon nombre de recherches en sciences politiques selon lequel les acteurs sociaux agiraient en accord avec une rationalité cherchant à maximiser l'utilité (par exemple économique), choisissant toujours la voie jugée la plus utile, n'explique au fond pas grand-chose si l'on ne connaît pas également les buts, valeurs, attentes, représentations et croyances des acteurs, qui définissent les possibilités d'actions que les acteurs vont considérer et celles qu'ils vont valoriser comme étant effectivement utiles.

Or, si l'on en croit la TIS et la TAC, l'acceptation d'une identité comme définissant le soi, a précisément pour conséquence de fournir au sujet les normes et valeurs qui guident son jugement et son comportement. Sur cette base, il est donc possible de suggérer que l'identité intervient même dans la poursuite d'objectifs économiques et utilitaires, en définissant lesquels de ces objectifs sont effectivement jugés utiles et dignes d'être poursuivis. Différentes perceptions d'une identité nationale, par exemple, peuvent ainsi mener à différentes perceptions de ce qui est jugé approprié pour défendre l'intérêt (éventuellement économique) national, sans que certaines puissent forcément être jugées comme étant plus « irrationnelles » que les autres du point de vue purement utilitaire.

5. G. M. BREAKWELL, « Identity Processes and Social Changes », in G. M. BREAKWELL et E. LYONS (dir.), *Changing European Identities : Social Psychological Analyses of Social Change*, Oxford, Butterworth-Heinemann, 1996, pp. 13-27 ; *Eurobaromètre*, n° 38, Commission des Communautés européennes, Bruxelles, 1992.

6. E. CASTANO, V. Y. YZERBYT et N. TOUSIGNANT, « Europeans Become European : Identity Management in Today's Europe », manuscrit soumis pour publication, 2000 ; S. D. REICHER, *A Historical and Interactive Approach to Social Psychology*, London, Sage, sous presse ; S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, London, Sage, 2001 ; T. RISSE, « A European Identity ? Europeanization and the Evolution of Nation-State Identities », in M. G. COWLES, J. CAPORASO et T. RISSE (dir.), *Europeanization and Domestic Change*, Ithaca, Cornell University Press, sous presse.

7. H. SIMON, « Human Nature in Politics : The Dialogue of Psychology with Political Science », *American Political Science Review*, n° 79, 1985, pp. 293-304.

Parallèlement, il est également nécessaire, dans tout argument « utilitaire », de déterminer qui est le bénéficiaire des retombées perçues comme étant utiles. S'agit-il des intérêts individuels ou des intérêts d'un groupe qui sont en jeu ? Et de quels individus ou de quel groupe parle-t-on ? Autrement dit, avant même de parler d'intérêts utilitaires, il est toujours nécessaire d'attribuer explicitement ou implicitement une identité spécifique au « sujet » dont les intérêts sont invoqués et d'utiliser un système spécifique de catégories, qu'il se situe à un niveau individuel ou groupal<sup>8</sup>.

Si l'identité définit les intérêts des acteurs sociaux, il faut souligner que l'impact de ce processus ne se limite pas à la façon dont il influence leur perception et leur jugement sur la réalité sociale. En effet, comme Tajfel l'affirme à plusieurs occasions, l'identité est fondamentalement un guide pour l'action<sup>9</sup>. Utiliser une identité particulière a donc des implications cruciales au niveau de la détermination des comportements de groupe et de la mobilisation de masse. Plus précisément, selon la TAC, les conséquences des définitions identitaires vis-à-vis de l'action collective s'expriment à trois niveaux. Premièrement, la façon dont on s'autocatégorise et catégorise autrui détermine qui appartient à l'endogroupe et qui appartient à l'exogroupe, et donc la « forme » et l'extension des comportements de groupes (c'est-à-dire avec qui et contre qui on se mobilise). En second lieu, le contenu de l'identité définissant les normes, les valeurs et les intérêts des membres d'un groupe, elle détermine par ce biais le contenu des comportements de groupe (c'est-à-dire quels objectifs doivent être recherchés et quels sont les comportements appropriés pour les atteindre) tout en étant une source d'engagement. Enfin, la définition de l'identité détermine qui peut être considéré comme prototypique de l'endogroupe, capable de le représenter et d'influencer la direction qu'il doit prendre. Si l'identité est effectivement un facteur essentiel dans ces processus, il n'est donc pas étonnant qu'elle soit souvent utilisée dans le but de mobiliser les gens autour d'un projet politique, dont l'intégration européenne n'est qu'un exemple parmi d'innombrables<sup>10</sup> (voir plus bas).

Bien que cet aspect soit également impliqué dans les phénomènes d'action collective et de soutien politique, une autre raison pour laquelle l'identité et

8. Une réponse possible à cet argument serait en effet d'affirmer que quelqu'un agit de façon purement utilitaire lorsqu'il ne vise que son intérêt individuel. Mais même dans ce cas cela implique une catégorisation de soi et une définition identitaire à un niveau individuel, qui, selon la TAC ne représente en aucun cas le niveau de base et naturel de l'identité (même si certaines thèses sur l'individualisme moderne soulignent comment la vision de soi en tant qu'individu autonome est, dans nos sociétés modernes occidentales, continuellement renforcée et construite comme étant la façon la plus naturelle de se définir ; voir par exemple V. DESCOMBES, *Les institutions du sens*, Paris, Les Editions de Minuit (Coll. Critique), 1996).
9. H. TAJFEL, *Human groups...*, op. cit. ; voir aussi S. D. REICHER, « Social Identity and Social Change : Rethinking the Context of Social Psychology », in W. P. ROBINSON (dir.), *Social Groups and Identities : Developing the Legacy of Henri Tajfel*, Oxford, Butterworth Heinemann, 1997, pp. 317-336 ; J. DRURY et S. D. REICHER, « Collective Action and Psychological Change : The Emergence of New Social Identities », *British Journal of Social Psychology*, n° 39, 2000, pp. 579-604 ; S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit.
10. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit.

les processus d'identification peuvent être considérés comme des ingrédients nécessaires au fonctionnement des groupes provient de leur lien avec les questions de légitimité, surtout lorsque l'on a affaire à des groupes de large échelle telle que les nations ou l'Union européenne. Par exemple, l'existence d'une identité collective permet de justifier l'interdépendance qui est créée entre les membres du groupe<sup>11</sup> et les choix particuliers qui sont faits dans la distribution de ressources par les autorités<sup>12</sup>. Elle crée des *solidarités particulières*<sup>13</sup>, c'est-à-dire une volonté de solidarité délimitée à l'intérieur de frontières groupales spécifiques. En effet, selon Gary Marks,

Comment (...) peut-on légitimement assigner des ressources si les perdants n'ont pas le sentiment d'appartenir à la même (...) communauté que les gagnants ? Les décisions à propos de qui obtiendra quoi impliquent souvent des redistributions parmi les groupes, et ceux qui sont perdants trouveront ces résultats illégitimes s'ils ne s'identifient pas avec la société prise dans un sens plus large<sup>14</sup>.

Peut-être n'est-ce pas là la seule base possible pour légitimer des distributions inégales (pensons par exemple aux anciens régimes aristocratiques et monarchiques), mais c'est certainement une base solide, voire incontournable, dans le système politique contemporain basé sur l'idée de démocratie. Par le même moyen, l'identification (ou en tout cas la présupposition qu'elle est présente) peut donc aussi servir de justificatif à des décisions prises dans l'intérêt du groupe (par exemple l'intérêt national), où des sacrifices peuvent être demandés à certains ou à tous les membres de ce groupe<sup>15</sup>.

En définitive, et d'une manière plus générale, l'identité collective contribue donc par ces intermédiaires à légitimer une autorité dirigeante et les politiques qu'elle poursuit, tout au moins à l'intérieur d'un système qui se veut démocratique. Pour citer Marks à nouveau : « ... la représentation et la règle de la majorité ne sont légitimes que dans le contexte d'une identité collective pré-existante<sup>16</sup> » (p.1).

11. M. B. BREWER, « Supra Ordinate Goals Versus Supra Ordinate Identity as Bases of Intergroup Cooperation », in D. CAPOZZA et R. BROWN (dir.), *Social Identity Processes : Trends in Theory and Research*, London, Sage Publications, 2000.

12. E. CASTANO, V. Y. YZERBYT et N. TOUSIGNANT, « Europeans... », *op. cit.* ; T. RISSE, « A European Identity ?... », *op. cit.*

13. Terme utilisé par B. ANDERSON, *Imagined Communities : A Reflection on the Origin and the Spread of Nationalism* (Revised edition), London, Verso, 1991.

14. G. MARKS, « Territorial Identities in the European Union », in J. J. ANDERSON (dir.), *Regional Integration and Democracy : Expanding on the European Experience*, Boulder, Rowman & Littlefield, 1999, p. 1 dans le manuscrit original, traduction du texte original en anglais.

15. T. R. TYLER et D. DEGOEY, « Collective Restraint in a Social Dilemma Situation : The Influence of Procedural Justice and Community Identification on the Empowerment and Legitimacy of Authority », *Journal of Personality and Social Psychology*, n° 69, 1995, pp. 482-497.

16. G. MARKS, « Territorial Identities... », *op. cit.*

## B — Les dynamiques identitaires dans le processus d'intégration européenne

Appliquées au problème de la construction européenne, ces quelques réflexions préliminaires permettent d'éclairer deux points, sur lesquels nous reviendrons tout au long de cet article. D'une part, elles nous montrent de quelle façon les différentes identités collectives possédées par les individus sont capables d'interférer avec la construction européenne, que ce soit dans un sens positif ou négatif. La logique générale qui est suggérée ici est simplement que le support ou l'opposition à l'Europe va être influencé par le fait que l'on perçoive l'Europe comme facilitant la réalisation des intérêts attachés à ces autres identités ou au contraire comme une menace à ces intérêts. En ce qui concerne par exemple les identités nationales, on peut constater que, quelle que soit la volonté de certains de construire l'Europe sur le modèle d'un nouvel État fédéré, la logique de nombreux arguments cherchant à déterminer si l'Europe est un projet politique qui doit être soutenu ou non est encore de prendre en considération non pas en premier lieu l'intérêt de l'Europe en elle-même et des gens qui y vivent, mais avant tout l'intérêt de la nation et de ses citoyens. Bien souvent, on s'aperçoit que bon nombre d'arguments sur les avantages ou les inconvénients de l'Europe prennent au fond, de façon explicite ou implicite, le niveau national comme point de référence évident, qui n'a même pas besoin d'être justifié. Il n'est pas rare de voir un argument « purement » économique défendre l'idée que l'Europe est bonne ou mauvaise pour *notre* économie, ou même pour *l'économie* sans autre précision, mais où il est de toute façon sous-entendu qu'il s'agit de l'économie de la nation<sup>17</sup>. Mais notons aussi que l'influence des identités sur les attitudes vis-à-vis de l'Europe ne se limitent pas forcément aux identités nationales. Des identités politiques (socialiste, libérale, etc.), par exemple, peuvent également être en jeu et peuvent aussi être perçues comme étant menacées ou renforcées à travers l'intégration européenne.

D'autre part, étant donné les effets que peut avoir l'identité vis-à-vis de la mobilisation et de la légitimation de projets politiques, on peut peut-être mieux comprendre pourquoi, ces dernières années, on a pu assister à la mise en place de nombreux projets ayant pour objectif de construire et de promouvoir l'idée d'une identité européenne, sur un mode qui rappelle d'ailleurs bien souvent le modèle de la nation (choix d'un drapeau, d'un hymne officiel, construction d'une histoire commune avec l'appel aux civilisations grecque et romaine, etc.)<sup>18</sup>. Comme le souligne notamment Marks<sup>19</sup>, il s'agit là d'un phénomène relativement nouveau, dénotant un changement dans la façon

17. M. BILLIG, *Banal Nationalism*, London, Sage, 1995 ; J. RAE et J. DRURY, « Reification and Evidence in Rhetoric on Economic Recession : Some Method Is Used in the UK Press, Final Quarter 1990 », *Discourse and Society*, n° 4, 1993, pp. 357-394.

18. Voir par exemple A. RESZLER, « L'Europe à la recherche de ses symboles », *Les temps modernes*, n° 550, 1992, pp. 209-220.

19. G. MARKS, « Territorial Identities... », *op. cit.* ; E. CASTANO, V. Y. YZERBYT et N. TOUSIGNANT, « Europeans ... », *op. cit.*

dont le concept même d'identité européenne est maintenant considéré dans le champ de la politique européenne par rapport à la façon dont il était conçu à l'époque des premiers pas de la construction européenne. En effet, les fondateurs du projet européen voyaient essentiellement l'identification à l'Europe comme un résultat qui devait surgir naturellement de l'unification européenne et de la mise en place de nouvelles institutions adéquates. De nos jours, il est devenu, en tout cas aux yeux de bon nombre de politiciens européens, l'une de ses conditions nécessaires et a en conséquence bénéficié d'un investissement politique propre.

Ce caractère construit et neuf de l'identité européenne peut facilement mener à éprouver un sentiment « d'artificialité » et d'inauthenticité face aux contenus qui sont proposés aux Européens et que ceux-ci sont censés s'approprier, comparés à la solidité des identités nationales, ancrées dans une histoire remontant très loin dans le passé. De surcroît, le caractère stratégique, instrumental et planifié du processus nous apparaît assez clairement (en tout cas plus clairement que dans le cas de la création des nations), évoquant sans doute chez certains l'idée qu'il n'y a au fond là-dessous que des considérations utilitaires de la part d'une élite politique restreinte. Cependant, la position que nous défendrons dans cette contribution est que toutes les identités, y compris les identités nationales, sont le résultat de constructions historiques, politiques et sociales, qui d'ailleurs ont également été ou sont encore parfois dirigées de manière intentionnelle et stratégique. Comme le note entre autres Rochat<sup>20</sup>, le processus d'invocation de l'histoire pour légitimer le projet européen n'est pas sans rappeler les stratégies de construction des nations, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. Selon nous, ce que cet auteur affirme à propos de l'histoire peut s'appliquer à bien d'autres domaines. Le sentiment d'authenticité lui-même n'échappe pas à cette règle, dans la mesure où il constitue un enjeu politique qui peut s'avérer particulièrement important pour garantir la légitimité de la nation.

## II – La construction des identités nationales

### A — La position constructiviste

L'apparition des États-nations nous est souvent présentée sur le mode du réveil : à un moment donné de l'histoire, une structure politique serait venue chaperonner (on pourrait même dire récompenser) un groupe de personnes qui possédaient déjà depuis longtemps une identité commune (qu'elle soit ethnique, langagière, culturelle, ...), même si celle-ci était endormie jusqu'alors. C'est contre ce modèle que se déploie la position constructiviste, que l'on pourrait exprimer brièvement de la manière suivante : « Le nationalisme n'est pas le réveil d'une conscience nationale : il invente les nations là où elles

20. Voir l'article publié dans ce même numéro.

21. Ceci correspondant à la période où, après les premières révolutions, le modèle de la nation était disponible pour être implanté, adapté et utilisé de façon consciente et stratégique (voir B. ANDERSON, *Imagined Communities*..., *op. cit.* ; voir aussi note n° 25).



n'existent pas<sup>22</sup>. » Bien qu'il faille s'entendre sur le sens du mot « inventé », cette proposition de Gellner illustre bien l'argument qui va être développé ici, avec toutefois comme nuance qu'étant donné notre insistance sur les dynamiques identitaires, nous nous concentrons plus particulièrement sur la fabrication des identités nationales plutôt que sur celles des nations en tant que telles<sup>23</sup>.

Dire que les nations et les identités nationales sont construites socialement ou que ce sont des *artefacts culturels*<sup>24</sup> plutôt que le reflet de réalités objectives préexistantes peut avoir beaucoup de sens différents et a d'ailleurs mené à des recherches de nature très diverses. L'idée commune à ses recherches est sans doute que la nation n'est pas nécessairement la manière naturelle de s'organiser politiquement, qu'elle ne constitue pas une entité politique naturelle mais au contraire un produit historique contingent. Vis-à-vis des identités nationales, cela signifie que celles-ci ne sont pas tellement le reflet de caractéristiques communes naturelles et préexistantes à la nation (que celles-ci soient ancrées dans l'idée d'une culture, d'une histoire, d'une ethnie ou de caractéristiques psychologiques essentielles communes – l'idée du « caractère national ») mais plutôt le résultat de processus sociaux et/ou psychosociaux mis en place dans le cadre de la nation qui construisent et tentent de faire exister ces identités ainsi que leur homogénéité. L'idéologie nationaliste et les pratiques qui lui sont liées, parfois résultats d'une évolution inconsciente et non programmée, parfois orchestrée stratégiquement par l'État-nation lui-même ou par d'autres groupes de pouvoir<sup>25</sup>, créent une communauté et une identité nationale plutôt

22. E. GELLNER, *Thought and Change*, London, Weidenfield and Nicholson, 1964, p. 169, traduction du texte original en anglais.

23. Au lecteur intéressé par en savoir plus à ce propos, nous renvoyons à l'abondante littérature historique et sociologique sur le sujet : voir par exemple B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, *op. cit.* ; E. GELLNER, *Nations and Nationalism*, Oxford, Basil Blackwell, 1983 ; P. JAMES, *Nation Formation*, London, Sage, 1996.

24. Terme utilisé par B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, *op. cit.*

25. Certes, cela ne s'est pas toujours fait de manière consciente et programmée. Selon Anderson (*Imagined Communities...*, *op. cit.*), chez les pionniers américains en particulier ainsi que dans quelques pays européens tels que la France, la création d'un projet politique motivé par une idéologie nationaliste et la construction d'une identité nationale ont été le résultat d'un long modelage en grande partie inconscient, produits d'une évolution non programmée et d'un long processus de maturation qui ne savait pas exactement où il allait. Mais cet auteur documente aussi les nombreuses utilisations stratégiques qui ont suivi au XIX<sup>e</sup> siècle, principalement par les anciens régimes monarchiques préoccupés de trouver de nouveaux fondements à leur légitimité. Grâce aux pionniers, le modèle de la nation était en effet devenu disponible pour être recopié, programmé et systématisé, utilisé consciemment et stratégiquement. Mais qu'il y ait ou non présence d'une dimension stratégique, il est toujours question de construction de la nation, et non de celle-ci comme un simple reflet de la nature humaine et de communautés antérieures.

que celles-ci ne soient le reflet d'une communauté préexistante<sup>26</sup>. Ce sont quelques-unes des façons dont les identités nationales sont ainsi construites que nous voudrions illustrer dans cette section.

## B — Le nationalisme banal

Un certain nombre de travaux en psychologie sociale se sont ainsi intéressés à la construction de la nation et des identités nationales dans les pratiques sociales quotidiennes contemporaines, et à la façon dont les identités y sont invoquées, renforcées, présentées et racontées, construites et parfois transformées.

L'une des plus notables contributions à ce niveau est sans aucun doute celle de Billig<sup>27</sup>. Cet auteur analyse ce qu'il a baptisé le nationalisme banal, c'est-à-dire la fabrication et reproduction de la nation, du monde des nations, des identités nationales et de l'idéologie nationaliste dans un florilège de pratiques quotidiennes, dont la dimension nationaliste passe la plupart du temps inaperçue. Comme il le souligne à plusieurs reprises, les identités nationales sont loin de se limiter à des états mentaux psychologiques : ce sont aussi des formes de vies, et leur sens se déploie à travers ces pratiques façonnées par l'idéologie nationaliste. Ses travaux fournissent ainsi des comptes rendus pénétrants de la façon dont, par exemple, les mass media, les discours politiques, les journaux, l'utilisation de la monnaie et de timbres postaux, de cartes aux frontières bien délimitées, etc., signalent plus ou moins discrètement l'existence de la nation et son identité. Sans doute l'exemple du sport est-il l'un des plus flagrants, parce que le fait qu'il soit organisé en termes de nations y est plutôt explicite (essayons d'imaginer des jeux olympiques ou une coupe du monde où les équipes ne seraient pas nationales !), mais il existe également d'autres pratiques, telles que la météo ou l'ubiquité des drapeaux nationaux que l'on trouve jusque dans les produits de consommation alimentaire, dont nous avons perdu l'habitude de percevoir la dimension nationaliste<sup>28</sup>.

26. Selon certains auteurs, des communautés et des identités préalables à la naissance des nations expliquent toutefois leur apparition et leur découpage actuel. Anthony Smith, par exemple, insiste sur le rôle des communautés de nature ethnique (A. SMITH, *Nations and Nationalism in a Global Era*, Oxford, Blackwell, 1995). Toutefois, comme cet auteur le souligne lui-même, une réappropriation du passé « ethnique » par les nations actuelles est nécessaire pour créer cette continuité. Or, une telle réappropriation implique tout d'abord de définir ce passé comme étant « notre » passé et donc, de définir un « nous » national au préalable. Le point de départ est toujours la communauté nationale et l'identité nationale actuelle (S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit.). De plus, le concept d'ethnicité n'est pas non plus à l'abri de processus de constructions (E. E. ROOSENS, *Creating Ethnicity: The Process of Ethnogenesis*, London, Sage, 1989).

27. M. BILLIG, *Banal Nationalism*, op. cit.

28. Il ne s'agit pas ici de drapeaux que l'on salue et brandit consciemment, par exemple lors d'événements nationaux, mais précisément de ceux qui ne requièrent de la part des citoyens ni attention particulière ni salut.

Le nationalisme banal tire précisément une partie de sa force du fait qu'il passe inaperçu et est donc non problématisé. Il sert entre autres à rappeler continuellement aux membres des nations leur identité nationale, à s'assurer qu'ils ne l'oublient pas dans leurs routines et activités quotidiennes, de manière à ce que celle-ci soit disponible aux moments importants, par exemple lorsque l'intérêt de la nation se trouve menacé et/ou lorsqu'elle se retrouve impliquée dans un conflit international, de manière à ce qu'il soit alors possible de mobiliser les citoyens ou de leur demander des sacrifices (ce qui peut aller jusqu'au sacrifice de vies individuelles). Tout banal qu'il soit, ce nationalisme est donc loin d'être bénin : il constitue une force très puissante dans notre société et peut parfois mener à des conséquences qui sont loin d'être inoffensives.

### C — L'identité nationale comme outil rhétorique

Dans le même esprit, il existe également plusieurs recherches en psychologie sociale qui se sont intéressées à l'utilisation stratégique des identités (notamment nationales) en tant qu'outils rhétoriques et argumentatifs. Selon ce type de recherche, l'expression de l'identité est autant, sinon plus, un acte social servant à soutenir un projet concernant l'avenir du groupe (comme par exemple une revendication d'indépendance nationale) que le reflet d'une identité préexistante ou d'un état mental latent. Il en découle que ces expressions reconstruisent le passé et le présent du groupe en conséquence, définissant l'identité d'une manière qui sert le projet qu'elles visent à réaliser.

Par exemple, nous avons souligné dans la première partie les conséquences que peuvent avoir les identités collectives vis-à-vis de la légitimation de projets ou d'organisations politiques. Si une telle position s'avère fondée, il s'ensuit que les identités collectives se doivent d'être souvent invoquées par ceux qui veulent obtenir de tels effets de légitimation. L'anthropologue social Roosens<sup>29</sup> a illustré ce processus de façon remarquable vis-à-vis des identités ethniques, en montrant comment leur expression est utilisée pour obtenir des avantages législatifs et économiques, des droits politiques et territoriaux. Il montre comment les Indiens Hurons du Québec reprennent des traits culturels et des coutumes indiennes que leurs ancêtres Hurons n'ont en fait jamais pratiquées, mais qu'ils s'imaginent correspondre au stéréotype de l'Indien possédé par l'exogroupe (les Canadiens francophones) auquel ils sont confrontés dans leurs revendications. Une telle stratégie a pour utilité de garantir la légitimité de ces revendications, en présentant les Hurons comme un groupe de pression à visage noble, ayant des objectifs identitaires et non purement économiques.

Les travaux de Reicher et Hopkins se sont quant à eux concentrés sur l'expression et la construction stratégique des catégories (ainsi que de tous les produits qui lui sont liés : stéréotypes, traits psychologiques, normes, valeurs)

29. E. E. ROSENS, *op. cit.*

dont l'objectif est d'obtenir des effets de mobilisation et de support de la part de l'audience, et en particulier sur l'utilisation des catégories nationales<sup>30</sup>. En effet, de même que pour les processus de légitimation, dire que l'identité a des conséquences mobilisatrices signifie qu'elles sont disponibles pour ceux qui désirent mobiliser et promouvoir des actions collectives ayant pour objectif de maintenir ou de transformer l'ordre social existant. De plus, si l'on accepte cette hypothèse, il semble assez logique d'en déduire que ceux qui veulent prendre des directions différentes présenteront des versions différentes de l'identité pour mobiliser les gens en accord avec leur projet particulier.

Reicher et ses collègues décortiquent ainsi le travail des *entrepreneurs de l'identité*<sup>31</sup>, c'est-à-dire tous ceux qui travaillent sur le sens de l'identité et de son contenu à travers ces discours, notamment grâce à leur accès aux mass media. Ils montrent comment leurs efforts tendent à obtenir des effets de mobilisation optimaux par des procédés tels que l'élargissement de l'endogroupe jusqu'à le faire correspondre à l'audience idéale à leur projet, la construction du contenu de l'identité, de telle manière à ce qu'il soit consonant avec le projet soutenu et dissonant avec le projet adverse, etc. Ils montrent aussi que, bien que le matériel de base puisse changer selon les époques, le sens des identités est également continuellement réinventé au présent, et, dans le même esprit que les travaux de Billig, que les nations et les identités nationales ne sont pas seulement construites historiquement parlant, mais qu'elles sont également sans cesse reconstruites, maintenues ou transformées au présent.

On peut en donner quelques illustrations tirées de leurs études sur la façon dont est utilisée l'identité écossaise dans le cadre du débat sur l'indépendance de l'Écosse. Tout d'abord, la question de savoir quelles sont les limites des catégories en jeu et quels en sont les critères d'appartenance est loin de faire l'unanimité. Bien au contraire, elle est l'objet de processus d'argumentation acharnés. Ainsi, Reicher et Hopkins<sup>32</sup> illustrent la façon dont un politicien conservateur utilise un critère d'appartenance basé sur l'ethnicité pour contrer la possibilité d'un référendum sur l'indépendance (les conservateurs s'y opposant). Selon la logique de ce politicien, tout écossais devrait avoir son mot dans l'indépendance, même ceux qui vivent à l'étranger ou qui auraient pris une autre nationalité (et qui sont donc écossais par leur lignage). Par conséquent, la mise en place d'un référendum sur l'indépendance auquel ne seraient conviés que les habitants actuels de l'Écosse est présentée comme étant antidémocratique. Le parti nationaliste écossais (SNP) a, quant à lui, choisi de résoudre ce problème par l'utilisation d'un critère civique : est

30. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit. ; N. HOPKINS et S. D. REICHER, « The Construction of Social Categories and Processes of Social Change : Arguing About National Identities », in G. M. BREAKWELL et E. LYONS (dir.), *Changing European Identities...*, op. cit., pp. 69-93 ; S. D. REICHER, N. HOPKINS et S. CONDOR, « Stereotype Construction as a Strategy of Influence », in R. SPEARS, P. J. OAKES, N. ELLEMERS et S. A. HASLAM (dir.), *The Social Psychology of Stereotyping and Group Life*, Oxford, Blackwell Publishers, 1997, pp. 94-118.

31. Terme emprunté à Y. BESSON, *Identités et conflits au Proche-Orient*, Paris, L'Harmattan, 1991.

32. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit.

considéré comme Écossais toute personne habitant en Écosse, quelles que soient ses origines. Cette définition leur permet d'inclure dans leur électorat potentiel et de tenter de mobiliser en leur faveur toutes les personnes vivant en Écosse, y compris celles qui pourraient difficilement se définir comme Écossais par leurs ancêtres mais qui n'en possèdent pas moins une voix aux élections.

Les processus d'argumentation peuvent aussi se déployer au niveau du contenu de l'identité. Reicher et ses collègues montrent à quel point ce que cela signifie d'être Écossais (quel est le caractère national, les stéréotypes, normes, valeurs, etc.) est sujet à de multiples interprétations stratégiques. Par exemple, les politiciens du SNP présentent souvent l'Écossais comme ayant fondamentalement (dans sa nature, son essence même) l'esprit communautaire. Cet auto-stéréotype est utilisé pour soutenir une politique d'indépendance (et de gauche) : les Anglais possédant une nature, une façon de vivre et des valeurs différentes et incompatibles, la seule façon d'obtenir un gouvernement qui refléterait l'identité et le caractère écossais en instaurant des mécanismes de solidarité est donc d'avoir un gouvernement propre à l'Écosse. Les politiciens conservateurs, qui s'opposent à la séparation, ont quant à eux parfois recours au stéréotype de l'entrepreneur écossais, qui se répand à travers le monde pour entreprendre et réaliser de grands projets. Les conséquences qu'ils en tirent est que, s'il y a séparation de l'Écosse du Royaume-Uni, l'identité écossaise sera en péril, dans la mesure où elle se retrouverait alors confinée à l'intérieur de l'Écosse et aurait donc ainsi moins de possibilité de s'exprimer<sup>33</sup>.

De surcroît, il n'est pas rare d'observer les même orateurs changeant de construction en fonction du contexte dans lequel ils sont impliqués, présentant ainsi des versions non seulement très différentes mais parfois même contradictoires de l'identité écossaise. Une telle variabilité s'explique par le fait que des contextes différents peuvent nécessiter des constructions différentes dans le but de soutenir toujours le même projet. Elle contribue donc à montrer la fonctionnalité de ces constructions.

## D — La réification des identités nationales

Les recherches de Reicher et de ses collègues montrent ainsi la diversité et la flexibilité qui existent dans la définition des identités nationales. Loin d'être des concepts faisant l'objet d'un consensus, le caractère national et les critères d'appartenance à la nation sont l'objet de constructions stratégiques très variées. La place nous manque ici pour en donner des illustrations, mais les

33. Cet exemple ne doit pas conduire à conclure que des stéréotypes particuliers sont forcément liés au soutien de projets politiques particuliers. Par exemple, le stéréotype « communautaire » peut parfaitement être utilisé pour défendre le projet unitariste : selon l'argument d'un politicien conservateur, parce que les Écossais sont naturellement solidaires, il s'ensuit qu'ils n'ont pas besoin d'une structure politique et administrative supplémentaire qui s'occuperait de solidarité... En fait, plus l'autorité est loin, plus la solidarité naturelle peut s'exprimer facilement, d'où la nécessité de rejeter la possibilité d'un parlement ou d'un État écossais.

mêmes processus de construction et d'argumentation s'appliquent également à la culture, l'histoire, les traditions, les symboles, et même l'environnement physique de la nation<sup>34</sup>.

Cependant, ces recherches montrent aussi que, quelles que soient leurs divergences sur la nature exacte de l'identité nationale, tous les entrepreneurs de l'identité nationale ont également de nombreux points communs dans leur structure d'argumentation. Tout d'abord, tous élargissent leur audience directe et prennent la nation entière comme audience (tout au moins quand ils poursuivent une stratégie électoraliste au niveau national, auquel cas l'audience optimale est effectivement l'électorat national). Ils définissent tous la nature de l'identité nationale et de l'intérêt national d'une façon consonante avec leur projet et dissonante avec le projet opposé, et prétendent tous être les mieux placés pour les représenter.

De plus, quelle que soit la vision particulière qu'ils présentent de l'identité nationale, tous rendent leur version particulière nécessaire et non contingente : il ne s'agit pas d'une version parmi plusieurs versions possibles mais de la seule version possible, celle qui est naturelle et va de soi. Si la définition des identités nationales ne se caractérise donc certainement pas par un consensus, elle est par contre le lieu de tentatives de « consensualisation », à travers lesquels des individus ou des sous-groupes cherchent à susciter et construire de l'accord autour de leur version particulière et de la rendre évidente.

Une stratégie particulièrement cruciale à ce niveau est par exemple l'utilisation de l'histoire. Comme de nombreux historiens et sociologues l'ont documenté, la nation est un produit de l'ère moderne, un concept né aux alentours du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>. Bien que d'autres auteurs nuancent ce propos en insistant sur les continuités qui existent également avec l'ère pré-moderne<sup>36</sup>, il n'en reste pas moins que l'une des caractéristiques quasiment constante des nations réside dans leur tendance à exagérer leur ancienneté en s'attribuant un passé souvent très vieux, voire immémorial<sup>37</sup>. Selon Reicher et Hopkins,

La signification de ces formulations réside en ce qu'elles formulent une continuité historique dans le but de placer la nation hors de l'histoire. Si la nation a toujours existé, alors elle devient quelque chose d'éternel et de nécessaire plutôt que quelque chose de temporel et de contingent (...) L'histoire établit ce que nous devons toujours être en vertu de ce que nous avons toujours été<sup>38</sup>.

34. Voir par exemple S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit. ; E. HOBBSBAWM et T. RANGERS (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983 ; A. MORELLI (dir.), *Les grands mythes de l'histoire de Belgique, de Flandre et de Wallonie*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1995.

35. Ces auteurs ne s'accordent pas tous sur le moment ni le lieu exact (Europe ou Amérique) de cette naissance, mais sont généralement d'accord qu'il s'agit de toute façon d'un phénomène moderne, qui ne date pas d'avant le XVIII<sup>e</sup> siècle.

36. A. SMITH, *Nations and Nationalism...*, op. cit. ; P. JAMES, *Nation Formation*, op. cit.

37. D. LOWENTHAL, *The Past is a Foreign Country*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

38. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit., p.18, traduction du texte original en anglais.

Autrement dit, ce procédé sert à asseoir l'idée que la nation possède une identité inaltérée tout au long de l'histoire, et donc que cette identité constitue une réalité et une essence qui ne peuvent être changées. Elle constitue donc une source importante d'authenticité et de légitimation. Étant donné ce pouvoir de l'histoire, il n'est donc pas surprenant que son interprétation et sa réappropriation soient des lieux d'enjeux importants.

Plus fondamentalement encore, à travers leurs processus d'argumentation, les entrepreneurs de l'identité nationale ont également comme point commun qu'ils prennent tous l'existence de la nation et d'une identité nationale comme allant de soi. Ils prennent comme évident le fait que la nation, en tant qu'entité, existe, et qu'elle doit exister, et aussi le fait qu'il existe une identité nationale bien réelle, distincte et non problématique. Comme le note Billig,

(...) les nations ont pour tradition d'argumenter à propos de qui « nous » sommes. Les politiciens rivaux et les factions opposées présentent leurs différentes visions de la nation à leurs électeurs nationaux. Pour que l'argument politique puisse prendre place au sein de la nation, il faut qu'il y ait des éléments qui se situent hors de l'argumentation. Différentes factions peuvent argumenter à propos de la façon dont « nous » devons « nous » penser et quel doit être « notre » destinée nationale. Ce faisant, elles prendront pour comme allant de soi la réalité de ce « nous », le peuple dans sa demeure nationale<sup>39</sup>.

Une caractéristique cruciale des constructions de l'identité nationale est donc précisément leurs tentatives de dissimuler leur caractère construit : à la fois l'identité nationale elle-même et les versions particulières qui en sont présentées sont naturalisées, rendues nécessaires, habituelles et non problématisées, produit d'un caractère national ancré dans un passé très ancien. Parallèlement, l'ordre des nations et le système de catégorisation qu'il implique est construit comme l'ordre politique naturel et nécessaire, qui ne pose pas question, plutôt que de les considérer comme un produit historique et contingent.

Si nous avons insisté sur le caractère construit de la nation et des identités nationales, c'est donc principalement pour mettre en garde contre leur réification et leur naturalisation. Sans doute, dans l'état présent des choses, les identités nationales évoquent-elles des réactions émotionnelles plus fortes, tout en étant beaucoup moins problématisées que bon nombre d'autres identités, y compris l'identité européenne : elles ne sont pas plus naturelles pour autant, et ne devraient pas être plus à l'abri d'une remise en question. Bien au contraire, le manque de problématisation à ce niveau devrait nous faire redoubler d'attention car il est le résultat de pratiques dont l'un des objectifs est précisément de les faire passer pour non problématiques, et qui de plus semblent s'être avérées particulièrement efficaces dans cette tâche.

39. M. BILLIG, *Banal Nationalism*, op. cit., pp.95-96.

Comme le souligne Gellner : « posséder une nation n'est pas un attribut inhérent à l'humanité, mais il en est venu à paraître comme tel<sup>40</sup> ».

Tout au long de cette section, nous nous sommes consacrés à illustrer la construction des identités nationales. Il convient ici de souligner qu'affirmer ce caractère construit des nations et des identités nationales ne veut certainement pas dire que celles-ci constituent des chimères illusoires, invoquant des réalités psychologiques, culturelles, historiques ou autres nécessairement inexistantes. Il va de soi que les nations constituent aussi des entités concrètes dont nous expérimentons l'existence bien réelle quotidiennement. Quant aux identités nationales, au-delà de leur réalité discursive et de leur implication dans des pratiques, elles possèdent également une réalité aussi bien au niveau social que psychologique, autrement il deviendrait impossible de comprendre leur impact et leur capacité à influencer les comportements ainsi qu'à mener à des actions collectives : comme il a été souligné dans cette section, c'est précisément parce qu'elles ont cet impact qu'elles font l'objet de constructions multiples.

Parler de la construction des identités nationales consiste donc simplement à souligner le fait que des processus sociaux et sociopsychologiques les font exister et déterminent leurs contenus plutôt que de les considérer comme des données naturelles indépendantes et préexistant à ces processus et sur lesquelles ceux-ci ne feraient que venir se greffer. La façon dont les gens imaginent et invoquent la nation ainsi que leur identité nationale ne peut, par exemple, être considérée comme le simple reflet d'une réalité sociale préexistante et non ambiguë ; ces processus contribuent également à former cette réalité sociale, à déterminer ses caractéristiques, à la maintenir telle qu'elle est ou au contraire à essayer de la changer.

Il faut d'ailleurs reconnaître que, comparées à d'autres types de groupes et d'identités que l'on fait également ou que l'on a tenté de faire exister, la nation et les identités nationales ont connu à ce niveau un succès énorme, et, qu'en tant que résultats, elles existent bien plus que pas mal d'entre eux. On ne peut dès lors échapper à la question de savoir ce qui a rendu et ce qui rend les constructions en termes de nations et d'identités nationales si efficaces. Cette efficacité exceptionnelle est élégamment capturée par Gellner lorsqu'il souligne que, dans notre monde contemporain, tous se passe comme si « un homme doit avoir une nationalité comme il doit avoir un nez et deux oreilles<sup>41</sup> ». Balibar note, quant à lui, qu'au sein de notre société nous sommes supposés être des *homo nationalis* depuis le berceau jusqu'à la tombe<sup>42</sup>, et Hobsbawm affirme que le xx<sup>e</sup> siècle a constitué de part en part une ère de nationalisme<sup>43</sup>.

40. E. GELLNER, *Nations and Nationalism*, op. cit., p.6, traduction du texte original en anglais.

41. *Ibid.*

42. E. BALIBAR, « The Nation Form », in E. BALIBAR et I. WALLERSTEIN (dir.), *Race, Nation, Class*, London, Verso, 1991, pp. 83-106.

43. E. HOBSBAWM, *Ages of Extremes*, London, Michael Joseph, 1994.



De la même façon, l'investissement énorme en termes de loyauté et d'attachement que les identités nationales sont capables de susciter ne peut manquer de soulever des questions de la plus haute importance. Pour prendre un exemple sur lequel nous reviendrons, il existe bien peu de groupes pour lesquels certains de leurs membres sont prêts à sacrifier leur vie. Comme le note Elshtain : « L'homme jeune s'en va à la guerre non pas tellement pour tuer mais pour mourir, pour sacrifier son corps individuel à un corps plus large, le corps politique<sup>44</sup>. » Selon Anderson, c'est cette capacité des nations à inciter un tel sacrifice qui intrigue et qui est particulièrement impressionnante, bien plus encore que leur capacité à inciter les individus au meurtre d'autrui<sup>45</sup>. Comme nous allons le voir, on ne peut tenter de répondre à une telle question si, à côté de leur dimension discursive, on ne reconnaît pas également aux identités des dimensions psychologique, pratique, sociale et idéologique.

C'est donc sur les sources de la réalité et de la force de la nation et des identités nationales que nous allons nous pencher maintenant, avec toutefois comme réserve qu'étant donné la portée et la complexité de la question, nous ne pourrions prétendre à autre chose que de donner seulement quelques pistes de réponses. Cependant, aussi partielles qu'elles soient, ces réponses pourraient à leur tour nous donner quelque idée quant à savoir quelles constructions identitaires pourraient se révéler efficaces au niveau européen.

### III – Réalité et force de la nation et des identités nationales

#### A — Entitativité et essentialisation

Il ne fait aucun doute que la nation constitue, psychologiquement parlant, un groupe bien réel, bien plus réel en fait à nos yeux que bon nombre d'autres groupes. À la suite de Campbell, les psychologues sociaux utilisent parfois le terme de « entitativité » pour désigner le sentiment de réalité (plus ou moins fort) d'un groupe, c'est-à-dire le sentiment que celui-ci forme une entité bien réelle<sup>46</sup>.

Si la définition de ce concept se réfère uniquement à ce sentiment de réalité, la façon dont est psychologiquement imaginé un groupe entitatif s'accompagne habituellement de certaines caractéristiques importantes. Par exemple, Sacchi et Castano proposent que les groupes entitatifs possèdent des attributs qui sont habituellement considérés comme étant l'apanage des individus<sup>47</sup>. Leurs travaux expérimentaux suggèrent ainsi que les gens ont

44. J. B. ELSHTAIN, « Sovereignty, Identity, Sacrifice », in M. RINGROSE et A. J. LERNER (dir.), *Reimagining the Nation*, Buckingham, Open University Press, 1993, p. 160, traduction du texte original en anglais.

45. B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, *op. cit.*

46. D. T. CAMPBELL, « Common Fate, Similarity, and Other Indices of the Status of Aggregates of Persons as Social Entities », *Behavioural Sciences*, n° 3, 1958, pp. 14-25.

47. S. SACCHI et E. CASTANO, « 'Together We Stand, Divided We Fall' : Effects of the Ingroup Entitativity », manuscrit non publié, Ohio State University.

tendance à attribuer de l'intentionnalité aux groupes entitatifs. Ce résultat peut être mis en parallèle avec la façon dont les journaux présentent les nations comme des acteurs à part entière, qui parlent et agissent selon une volonté propre<sup>48</sup>.

Tout comme les individus, un groupe entitatif tend également à posséder une identité persistante à travers le temps. Même si tous les éléments qui le constituent changent (cellules ou individus), il reste le même. Une telle continuité de l'identité s'applique sans aucun doute à la nation. Comme l'exprime Anderson, la nation est imaginée comme un corps social qui se déplace tel un bloc à travers le temps : « l'idée d'un organisme sociologique se mouvant à travers un temps homogène et vide est un analogue précis de la nation, qui est aussi conçue comme une communauté solide se déplaçant sans à-coups à travers l'histoire<sup>49</sup> ».

Si on peut faire l'hypothèse qu'un groupe entitatif est considéré, au moins sous certains aspects, de façon similaire à une personne morale (c'est-à-dire qu'étant donné sa capacité à agir intentionnellement, elle possède à la fois des droits et des devoirs lui appartenant en propre), on peut dès lors également suggérer que l'on a aussi tendance à lui attribuer un droit moral inaliénable à une certaine liberté, dans la mesure où la liberté des personnes constitue un principe idéologique au cœur des projets politiques de la modernité. C'est sans doute là une raison de plus pour lesquelles, en termes d'avantages mobilisateurs, il est important de construire et d'entretenir ce sens d'entitativité pour des mouvements politiques, notamment nationaux<sup>50</sup>. Le principe de l'idéologie nationaliste qui veut que chaque nation possède sa souveraineté, actualisée par un état qui lui est propre, trouverait donc ici un terrain psychologique où s'accrocher, donnant forme au sentiment d'entitativité en lui prescrivant le niveau auquel il doit s'investir, c'est-à-dire le niveau national.

Un autre processus qui a été investigué par les psychologues sociaux concernant la façon dont sont imaginées les catégories sociales est celui de l'essentialisme psychologique. Ce terme désigne la tendance à distinguer les groupes impliqués dans un système de catégories non pas seulement sur base de leurs attributs de surface et de leurs similitudes perçues, mais en leur attribuant des essences différentes (génétique, raciale, culturelle, psychologique, etc.) qui expliquent ces similitudes de surface. Selon Yzerbyt, Rocher et Schadron, ce processus permettrait de donner du sens et d'asseoir la réalité de catégories qui autrement pourraient passer pour arbitraires, dans la mesure où les essences contiennent des « théories » sur l'organisation du monde social et

48. M. BILLIG, *Banal Nationalism*, op. cit.

49. B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, op. cit., p.26, traduction du texte original en anglais.

50. O. KLEIN, *Contribution à une approche pragmatique de l'expression des stéréotypes*, Thèse de doctorat non publiée, Université Libre de Bruxelles, 1999.

sur son fonctionnement<sup>51</sup>. Dans le même esprit, Rothbart et Taylor proposent également que les gens auraient tendance à percevoir bon nombre de catégories sociales comme des catégories naturelles, en les séparant par des essences biologiques ou quasi biologiques<sup>52</sup>. Ces auteurs citent l'exemple des Juifs, dont l'appartenance était au début de l'ère chrétienne avant tout une question de pratique religieuse pour devenir ensuite de plus en plus une question de parenté.

Mais que les essences soient de nature biologique ou non, elles ont de toute façon pour conséquences de donner aux catégories sociales le statut de réalité inaltérable. Les individus appartenant à un groupe essentialisé ne peuvent changer de catégorie à leur gré car ils sont supposés posséder une essence immuable et ineffaçable. En d'autres termes, l'essentialisation et/ou la biologisation des catégories constituent les pendants psychologiques de la réification discursive des catégories et de la suppression de leur contingence dont nous avons discuté dans la partie précédente. Il n'est donc pas surprenant que l'utilisation de catégories essentialisées soit une caractéristique très fréquente des discours car, dès lors qu'ils parviennent effectivement à induire un essentialisme psychologique, cela permet de susciter de l'engagement ainsi que d'apporter de la légitimité aux systèmes de catégories qu'ils emploient. Appliquée aux catégories nationales, et combiné avec l'invocation et la reconstruction de l'histoire à laquelle elle est souvent liée, l'essentialisation a pour résultat de dépeindre le projet de la nation comme ayant ses racines dans une identité et une volonté immuable, ancrée dans un passé et un héritage ancestral et tout aussi immuable. Le projet de la nation ne ferait que refléter les aspirations de cette essence irréductible et préexistante à l'apparition de l'État, il représenterait la seule organisation politique capable de permettre à cette essence de s'exprimer librement et de se réaliser. Quant à ceux qui s'opposeraient à ce projet, ils iraient à l'encontre de cette essence profonde. Selon Anderson, une telle naturalisation qui assimile les catégories nationales à d'autres types de catégories tels que le genre, la race et la parenté<sup>53</sup>, c'est-à-dire qui évoque une appartenance et des liens sociaux naturels que l'on n'a pas choisis, aurait également pour effet de susciter un sens d'attachement et de solidarité désintéressée à partir duquel il est possible de demander des sacrifices pour le groupe.

51. V. Y. YZERBYT, S. J. ROCHER et G. SCHADRON, « Stereotypes as Explanations : A Subjective Essentialistic View of Group Perception », in R. SPEARS, P. OAKES, N. ELLEMERS et A. HASLAM (dir.), *op. cit.*, pp. 20-50. Voir aussi O. CORNEILLE et J.-P. LEYENS, « Catégories, catégorisation sociale et essentialisme psychologique », in R. Y. BOURHIS et J.-P. LEYENS (dir.), *Stereotypes, discrimination et relations intergroupes*, Bruxelles, Mardaga, 1994, pp. 42-68.

52. M. ROTHBART et M. TAYLOR, « Do We View Social Categories as Natural Kinds ? », in G. SEMIN et K. FIEDLER (dir.), *Language, Interaction and Social Cognition*, London, Sage, 1992.

53. B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, *op. cit.* ; ceci ne veut pas dire que les catégories de genre, de race seraient quant à elle des catégories parfaitement naturelles ne faisant pas l'objet de constructions sociales. Il s'agit simplement de dire qu'elles sont majoritairement et habituellement considérées comme telles.

Toutefois, ce que nous venons de décrire concerne essentiellement les caractéristiques des identités entitatives et/ou essentialisées ainsi que leur force potentielle une fois qu'elles sont acceptées et utilisées par les individus. Mais pour quelles raisons ceux-ci les accepteraient-elles ? Au-delà des avantages politiques et mobilisateurs que procure ce type d'identité, quels avantages les pousseraient au fond à en faire usage ?

L'importance des concepts d'entitativité et d'essentialisation pour expliquer le succès des constructions en termes de nation se situe à deux niveaux, reliés entre eux. D'une part, les groupes entitatifs peuvent répondre à des besoins psychologiques tels que le besoin de sécurité ou de protection<sup>54</sup>. De façon similaire, et comme il y a été fait allusion plus haut, les identités essentialisées peuvent répondre au besoin de donner un sens solide à la réalité sociale dans laquelle les individus vivent<sup>55</sup>.

D'autre part, de telles identités sont également attractives au niveau des possibilités pratiques qu'elles offrent. En effet, donner du sens au monde social est une activité importante non pas seulement en tant que fin en soi mais parce que cela permet de savoir comment on peut agir en son sein. C'est en ce sens que l'identité, en tant que modèle des relations sociales, est reliée à la pratique et est un guide pour l'action<sup>56</sup>. Les identités entitatives et/ou essentialisées suppriment ainsi l'incertitude et donnent de la continuité aux actions qu'elles suscitent, permettant de leur donner une signification plus grande ainsi que d'envisager de faire des projets à long terme. Il est en effet difficile d'imaginer que l'on s'investirait dans une identité dont on pense qu'elle va changer du tout au tout dans un avenir proche, et avec elles les valeurs, intérêts et objectifs que l'on poursuit. Comme plusieurs auteurs l'ont souligné, l'absence d'une identité clairement définie paralyse toute possibilité d'action<sup>57</sup>.

Quoi qu'il en soit, plusieurs recherches suggèrent que l'entitativité renforce le degré d'identification au groupe<sup>58</sup>. Si la nation est effectivement perçue comme fortement entitative, cela pourrait donc contribuer à expliquer la force des identités nationales. On pourrait s'attendre à ce qu'il en aille de même pour les catégories essentialisées. Cependant, il nous reste encore à expliquer pour quelles raisons les nations seraient plus entitatives et/ou plus essentialisées que d'autres types de catégories.

54. S. SACCHI et E. CASTANO, « 'Together We Stand...' », *op. cit.* ; E. CASTANO, « European Identity : A Social Psychological Perspective », in R. H. HERMANN, M. B. BREWER et T. RISSE (dir.), *Europeanization and the Evolution of Social Identities*, sous presse.

55. Voir V. Y. YZERBYT et al., « Stereotypes as Explanations... », *op. cit.*

56. S. D. REICHER, « Social Identity... », *op. cit.*

57. N. H. FOOTE, « Identification as the Basis for a Theory of Motivation », *American Sociological Review*, n° 16, 1952, pp. 14-21 ; D. HARVEY, *Justice, Nature and the Geography of Difference*, Oxford, Blackwell ; S. D. REICHER, *A Historical ...*, *op. cit.*

58. E. CASTANO, V. Y. YZERBYT et D. BOURGUIGNON, « We Are One and I Like It : The Impact of Ingroup Entitativity on Ingroup Identification », *International Society for Political Psychology*, Twenty-first annual scientific meeting, Seattle, 1998 ; S. SACCHI et E. CASTANO, « 'Together We Stand...' », *op. cit.*

## B — Les pratiques et les symboles nationalistes établis

Une première source possible d'entitativité, et, plus généralement, de l'usage intensif des catégories nationales, réside dans ce que nous avons vu avec le nationalisme banal. En effet, nous avons évoqué les travaux de Billig, démontrant qu'une multitude de pratiques quotidiennes (dont certaines sont rendues banales) sont de nos jours organisées selon l'idéologie nationaliste et selon l'idée d'un monde divisé en nations. Certainement, ces pratiques omniprésentes ont eu et ont toujours un impact énorme sur les mentalités, contribuant à renforcer l'impact psychologique de la nation, notamment en rendant une catégorisation de soi en termes de nation pertinente pour donner un sens à la réalité sociale qui nous entoure. Pour reprendre l'un des arguments de la TAC en l'appliquant aux identités nationales, il est en effet parfaitement sensé de catégoriser les gens selon leur appartenance nationale et d'utiliser des stéréotypes nationaux à partir du moment où la réalité sociale est effectivement organisée en termes de nations<sup>59</sup>.

De surcroît, pour reprendre l'argument évoqué ci-dessus sur le lien entre donner du sens au monde et les possibilités pratiques qu'une telle activité offre, cette présence « pratique » concrète et bien réelle des nations rend donc également les catégorisations nationales pertinentes non seulement au niveau des représentations mais également à un niveau pragmatique. Dans un monde où les nations et les pratiques nationalistes sont omniprésentes, utiliser les catégories nationales pour définir le soi et ses relations avec le monde social devient pour les individus un moyen efficace de se situer et de se retrouver dans ces pratiques. Par exemple, dans nos rapports avec l'administration, notre nationalité peut certainement influencer des décisions prises à notre égard et ce, même si l'on aurait préféré se définir en d'autres termes<sup>60</sup>. Essayer alors de faire valoir son appartenance en termes de classes sociales, par exemple, risque pour le moins de s'avérer peu productif, tandis qu'une appartenance nationale peut nous procurer toute une série d'avantages (si l'on possède bien entendu la « bonne » nationalité).

On peut donner un autre exemple de ce point en considérant la façon dont sont structurées les pratiques électoralistes. De nos jours, la démocratie est organisée en termes de nations : les nations et leurs peuples sont le lieu et les acteurs politiques principaux de la démocratie, et les plus importantes des pratiques électoralistes sont toujours celles qui prennent place au niveau national. Par conséquent, il n'est pas surprenant que, même dans un monde qui se veut de plus en plus international, les pratiques politiciennes restent également toujours fondées principalement sur le monde des États-nations et privilégient l'usage de catégories nationales<sup>61</sup>. En effet, les politiciens impliqués

59. P. J. OAKES, S. A. HASLAM et J. C. TURNER, *Stereotyping and Social Reality*, Oxford, Blackwell, 1994.

60. Cet exemple montre aussi l'impact d'autrui, et la difficulté qu'il peut y avoir parfois à refuser certaines catégorisations imposées de l'extérieur.

61. M. BILLIG, *Banal Nationalism*, *op. cit.*

dans ces pratiques ne doivent mobiliser et se justifier que devant la nation puisque ce sont ses membres qui les élisent. L'audience optimale à convaincre et à mobiliser est nationale, et, au-delà des éventuels problèmes de langues et de communication, les politiciens n'ont généralement aucun intérêt à élargir leur audience au-delà, ni en deçà<sup>62</sup>. La nation et l'intérêt national restent donc le point focal de leurs discours, et, à travers ceux-ci, l'existence de la nation est confirmée. Parallèlement, l'utilisation des catégories nationales est également privilégiée par le fait que ces politiciens ont principalement accès à leur audience par le biais de médias qui sont eux-mêmes organisés selon des lignes nationales.

Enfin, une autre conséquence importante des pratiques nationalistes réside dans le fait qu'elles peuvent créer un sens de communauté avec les autres membres de la nation : on sait que tous les autres membres de la nation y sont impliqués également, et partagent toute une série d'expériences quotidiennes fortement identiques à ce niveau. Par exemple, le lecteur du journal du matin peut ainsi imaginer facilement toute une série d'individus à travers le pays qu'il ne connaît pas mais qui sont en train de lire le même journal<sup>63</sup>.

La force des nations dérive aussi de sa capacité à se référer et à utiliser des symboles et des événements historiques que tout le monde connaît, et dont une large majorité est d'accord pour dire qu'ils sont importants pour définir l'identité de la nation. Même si le sens exact de ces symboles et événements est très fréquemment l'objet de controverse, ce fait même confirme leur statut en tant que source importante pour la définition de la nation. Plus que bon nombre d'autres groupes, les nations ont accès à une « réserve symbolique<sup>64</sup> » qui est socialement très prégnante. À travers des pratiques telles que l'éducation, les livres d'histoires nationales, les jours de fêtes nationales et les mass media, tous les membres de la nation ont appris à connaître quels sont les symboles et événements qui sont importants à ce niveau.

Toutefois, à côté des pratiques et des symboles de la nation, certains aspects particuliers de l'idéologie nationaliste et de la théorie du monde social qu'elle implique pourraient également contribuer à expliquer la force particulière des identités nationales.

### C — Les spécificités de l'idéologie nationaliste et des identités nationales

Anderson propose que, sous bien des aspects, l'idéologie nationaliste possède autant sinon plus d'affinités avec la religion qu'avec d'autres idéologies modernes telles que le marxisme ou le libéralisme<sup>65</sup>. Selon lui, bien que sous une forme différente, nation et religion ont comme point commun de se

62. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit. ; S. D. REICHER, *A Historical...*, op. cit.

63. B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, op. cit.

64. C. REICHLER, « La réserve du symbolique », *Les Temps Modernes*, n° 550, 1992, pp. 85-93.

65. B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, op. cit.

préoccuper et de donner un sens à la mort. La nation semble nous faire la promesse suivante : si nous nous identifions avec elle, elle nous permettra de dépasser la fatalité de la mortalité individuelle grâce à l'immortalité sans fin de la nation, de la même manière que des parents peuvent tenter d'atteindre une forme d'immortalité symbolique par l'intermédiaire de leurs enfants, s'ils les considèrent comme partie et continuité d'eux-mêmes qui leur survivra. La nation parle également le langage de la continuité : comme nous l'avons vu, elle est conçue non pas comme un produit historique contingent mais comme une « entité » possédant une identité constante à travers le passage du temps, depuis un passé immémorial jusqu'à un futur qui semble ne pas avoir de fin. Ce sera toujours la même nation même lorsque, dans 100 ans, tous ses membres auront changé : le « nous » de la nation survivra au « je » individuel. Si, un individu ne peut éviter la mort du corps matériel, il peut donc, à travers la nation et grâce à la dimension symbolique (non matérielle) de l'identité, éviter l'annihilation totale en assurant la continuité d'une partie de son identité<sup>66</sup>. S'inspirant d'un argument similaire en provenance de la *Terror management theory*<sup>67</sup>, une recherche menée par Castano, Yzerbyt, Paladino et Sacchi montre ainsi que lorsque la mortalité d'un individu lui est rendue saillante, sa tendance à s'identifier à son groupe national ainsi qu'à le percevoir de manière entitative augmente également<sup>68</sup>. De même, Smith souligne que « au-delà de tous les bénéfices politiques et économiques que le nationalisme ethnique peut conférer, c'est cette promesse d'une immortalité collective et terrestre, contrecarrant la mort et l'oubli, qui a aidé à sustenter autant de nations et d'États nationaux<sup>69</sup> ».

Formulée ainsi, une telle explication pourrait faire penser que l'identité et l'intérêt individuel sont les niveaux naturels de catégorisation et que l'identité collective, ici nationale, sert avant tout de pis-aller et de consolation face aux problèmes rencontrés au niveau individuel. Cependant, on pourrait peut-être éviter une telle conclusion en inversant les termes employés : Il est également possible de dire que les individus évitent de passer d'une identité sociale (nationale) à une identité individuelle car cela rend alors leur mortalité saillante.

Quoi qu'il en soit, les avantages de cet argument sont, d'une part, de faire appel à des motifs émotionnels puissants, tels que la peur de la mort et la volonté de survie, et, d'autre part, de rendre compte plus directement de la possibilité de sacrifier son corps pour la nation, dans le but que son identité collective (qui constitue aussi une part de lui-même) survive.

66. Voir the 'celestial' value of collective identities, in E. CASTANO, « European Identity... », *op. cit.*

67. S. SOLOMON, J. GREENBERG et T. PYSZCZYNSKI, « A Terror Management Theory of Social Behavior : The Psychological Functions of Self-Esteem and Cultural Worldviews », in P. M. ZANNA (dir.), *Advances in Experimental Social Psychology*, vol. 24, San Diego, Academic Press, 1991, pp. 91-159.

68. E. CASTANO, V. Y. YZERBYT, M.-P. PALADINO et S. SACCHI, « I Belong Therefore I Exist : Ingroup Identification, Ingroup Entitativity, and Ingroup Bias », manuscrit soumis pour publication.

69. A. SMITH, *Nations and Nationalism...*, *op. cit.*, p.160.

Si la question de l'immortalité traite de la dimension temporelle de l'idéologie nationaliste et des identités nationales, celles-ci possèdent également une dimension spatiale tout aussi cruciale. En effet, une caractéristique évidente des identités nationales est que celles-ci sont des identités territoriales et sont profondément liées à la notion du « heimat » ou « homeland ». Un lien naturel, mystique et primordial est construit entre les individus et leur terre natale. Ce « homeland » fournit aux individus un lieu où ils peuvent se sentir chez eux, un lieu où ils savent comment s'y retrouver et agir, et où ils peuvent se relaxer. C'est également un lieu où l'on sait que notre identité sera reconnue par les autres, et où l'on peut donc agir dans les termes de son identité nationale en toute tranquillité et profiter des droits qui lui sont attachés<sup>70</sup>.

Bien entendu, ces avantages pratiques et psychologiques que possèdent les identités nationales grâce à leurs dimensions temporelle et spatiale ne représentent qu'une contribution partielle à l'explication de leur succès. On pourrait bien évidemment, comme la citation de Smith évoquée plus haut le suggère, souligner également les avantages que possède une organisation politique nationale du point de vue social, politique, économique, militaire (telle que la conscription), etc. Par exemple, la flexibilité quant à la définition du contenu des identités nationales en fait des outils idéaux pour mobiliser dans des pratiques politiques où il est nécessaire de pouvoir s'adapter à des contextes différents et à un monde qui change continuellement. Comme le notent Reicher et Hopkins, « Le pouvoir social des nations n'existe pas en dépit de leur caractère éphémère, mais bien au contraire découle de celui-ci<sup>71</sup>. » Elles peuvent également être aussi utiles pour réguler le fonctionnement quotidien d'une société où les fonctions régulatrices du pouvoir dirigeant se sont multipliées d'une façon considérable par rapport à l'époque médiévale<sup>72</sup>.

Plus fondamentalement, il existe également des raisons purement historiques au succès du nationalisme, et, comme le souligne Stengers, il faut prendre garde à ne pas trop « moraliser » l'histoire<sup>73</sup>, c'est-à-dire succomber à la tentation d'expliquer ce qui a eu du succès et « vaincu » historiquement par une sorte de darwinisme social où seules des causes « dignes » ont droit de cité (ce sont les constructions les meilleures, les plus adaptées qui ont survécu). Des causes « accidentelles », qui auraient très bien pu ne pas se produire, ont également joué, et sans elles le monde pourrait de nos jours présenter un tout autre visage. Cependant, les éléments que nous avons évoqués peuvent néanmoins contribuer à l'explication du succès du nationalisme, au moins dans un sens négatif : à savoir, que des constructions qui présenteraient des

70. S. D. REICHER, *A Historical...*, *op. cit.*

71. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, *op. cit.*, p. 26, traduction du texte original en anglais.

72. B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, *op. cit.* ; M. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, Paris, Gallimard (Coll. Tel), 1984.

73. I. STENGERS, *L'invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion (Coll. Champs), 1995 ; I. STENGERS, *Sciences et pouvoirs : Faut-il en avoir peur ?*, Bruxelles, Editions Labor (Coll. Quartier libre), 1997.



impasses graves quant aux pratiques qu'elles permettent ont certainement peu de chance de connaître le succès.

#### IV – Les conséquences pour le processus d'intégration européenne

##### A — Compatibilité ou incompatibilité des identités nationales et de l'identité européenne

La force particulière des identités nationales dont nous avons essayé de retracer quelques-unes des origines possibles dans la partie précédente peut contribuer à expliquer certaines des difficultés et le succès relatif rencontré dans le projet européen de promouvoir une identité européenne, surtout lorsqu'il arrive que cette identité soit perçue comme menaçant les identités nationales actuelles. À vrai dire, il est sans doute peu probable que l'Europe puisse faire totalement disparaître les identités nationales actuelles, en tout cas pas dans un avenir proche.

Bien sûr, on peut néanmoins se poser la question de savoir si le sentiment de menace que peut provoquer l'identité européenne vis-à-vis des identités nationales est réellement inévitable, et si ces deux niveaux d'identité doivent forcément entrer en compétition les uns avec les autres. Les données disponibles semblent aller à l'encontre de cette hypothèse : les corrélations entre le degré d'identification à la nation et le degré d'identification à l'Europe ne sont pas forcément négatives, et peuvent même se révéler positives<sup>74</sup>. Corroborant ces résultats, le parti nationaliste écossais (dont il est difficile de nier que ses membres ne possèdent pas une forte identification à l'Écosse) a par exemple mené sa campagne électorale de 1992 sous le slogan « independence in Europe », avec pour argument que l'appartenance à l'Europe – en dehors de la Grande-Bretagne – serait un bienfait pour la nation écossaise. Le SNP présente ainsi l'Écossais comme possédant des caractéristiques qui pourront mieux s'exprimer à travers l'Europe, voire même comme ayant l'esprit fondamentalement européen. Si cette construction est acceptée par certains écossais, alors il faut s'attendre à ce que, pour eux, plus leur identité écossaise est, rendue saillante, plus ils seront en faveur de l'Europe, et non l'inverse.

Cependant, le fait que d'autres Européens perçoivent effectivement l'identité européenne comme une menace, montre qu'il ne s'agit bien évidemment pas là d'une règle générale. Les politiciens conservateurs écossais, par exemple, présentent quant à eux l'Europe comme allant à l'encontre de la

74. E. CASTANO, V. Y. YZERBYT et N. TOUSIGNANT, « Europeans... », *op. cit.* ; G. MARKS, « Territorial identities... », *op. cit.* ; M. CINNIRELLA, « A Social Identity Perspective on European Integration », in G. M. BREAKWELL et E. LYONS (dir.), *Changing European Identities...*, *op. cit.*, pp. 253-274 ; C. HUICI, M. ROS, L. CANO, *et al.*, « Comparative Identity and Evaluation of Socio-Political Change : Perceptions of the European Community as a Function of the Salience of Regional Identities », *European Journal of Social Psychology*, n° 27, 1997, pp. 97-113.

nature écossaise. Pour ceux qui s'identifient à leur nation, leur attitude vis-à-vis de l'Europe dépend donc de ce qu'ils perçoivent la relation entre ces deux entités comme consonante ou dissonante<sup>75</sup>, autrement dit, selon que l'appartenance à l'Europe leur semble aller à l'encontre ou dans le sens de l'intérêt national (qu'il soit économique, culturel, identitaire ou autre)<sup>76</sup>.

Toutefois, le fait de savoir s'il existe effectivement une relation de consonance ou de dissonance entre identités est loin d'être un fait évident : il dépend du contenu qui leur est assigné et ce contenu est, comme nous l'avons vu, question d'argument. Bien que certaines traditions nationales puissent se prêter plus ou moins bien à une compatibilité avec l'Europe<sup>77</sup>, il ne s'agit donc pas là tellement d'une donnée objective mais plutôt d'un objet de débat. Il est donc possible, pour des entrepreneurs de l'identité, d'essayer d'influencer la perception de cette relation en définissant de manières diverses l'identité de l'endogroupe, des exogroupes, ou de l'identité supranationale<sup>78</sup>. Notons toutefois en passant qu'une telle stratégie insistant sur la consonance des identités continue à entériner la réalité des nations et la pertinence des identités nationales, contribuant ainsi indirectement à leur maintien.

## B — Les stratégies de construction d'une identité européenne

Étant donné le succès de la nation et des identités nationales, il n'est donc pas étonnant que les stratégies qui ont contribué à ce succès soient fréquemment reprises et également utilisées au niveau européen, à l'instar de ce qu'Anderson nomme les « nationalismes officiels », qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, ont pu profiter de l'expérience de leurs prédécesseurs pour appliquer de manière consciente et programmée une politique nationaliste<sup>79</sup>.

Ainsi, nous avons déjà évoqué la création des symboles européens ainsi que les tentatives de donner à l'Europe une histoire ancienne en remontant jusqu'aux civilisations grecque et romaine. Reszler mentionne aussi la « réappropriation » européenne de personnages historiques importants (Orwell, Bach, Mozart, Erasme, etc.) à travers des commémorations au caractère international<sup>80</sup>. Comme le souligne également cet auteur, il ne faut pas forcément voir dans ce phénomène une déformation de l'histoire ni un déni de la signification nationale

75. V. ALLEN, D. WILDER et M. ATKINSON, « Multiple Group Membership and Social Identity », in T. SARBIN et K. SCHEIBE (dir.), *Studies in Social Identity*, New York, Praeger, 1983 ; M. CINNIRELLA, « Towards a European Identity ? Interactions Between the National and European Social Identities Manifested by University Students in Britain and Italy », *British Journal of Social Psychology*, n° 36, 1997, pp. 19-31.

76. Notons toutefois que attitude et identification ne sont pas la même chose. On peut être pour l'Europe sans s'identifier, si par exemple on lui attribue essentiellement des avantages économiques.

77. T. RISSE, « A European Identity ?... », *op. cit.*

78. Pour quelques exemples, voir N. HOPKINS et S. D. REICHER, « The Construction... », *op. cit.* ; S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, *op. cit.*

79. B. ANDERSON, *Imagined Communities...*, *op. cit.*

80. A. RESZLER, « L'Europe... », *op. cit.*

de ces personnages : pour certains d'entre eux au moins, il est possible d'affirmer que « tout au plus retrouvent-ils le rayonnement cosmopolite dont ils ont été dépossédés durant l'ère des nationalismes<sup>81</sup> ». Cette construction de symboles, d'une histoire et d'une culture communes, peut parfois aussi servir, surtout chez les défenseurs d'une Europe fédérée, à soutenir des tentatives de rendre l'identité européenne plus entitative ou même essentialisée. À l'occasion, l'idée d'un caractère européen est également invoquée.

Comment faut-il accueillir ces tentatives ? Est-ce là une bonne ou une mauvaise chose ? Selon nous, ni l'une ni l'autre. Même si l'existence d'une identité européenne, quel que soit son contenu, pourrait peut-être suffire à donner une cohérence et une légitimité à l'Europe, la mise en place de cette identité (ou d'ailleurs de toute autre identité, quelle qu'elle soit) ne devrait pas non plus constituer une fin en soi. L'importance de l'identité provient de ce qu'elle est reliée à la pratique, et ce sont les conséquences pratiques, au niveau social et politique, des définitions identitaires particulières utilisées qui devraient retenir avant tout notre attention. L'une des contributions de la psychologie sociale est précisément de nous aider à prévoir ces conséquences.

Le cas des identités nationales que nous avons parcourues nous en donne un exemple : le contenu de ces identités influence la façon dont sont conçues les relations avec les autres groupes et de là la façon dont les membres des groupes nationaux agissent les uns envers les autres. Sans affirmer que tout nationalisme est intrinsèquement agressif et condamnable, il n'en reste pas moins que certaines définitions de l'identité nationale et leur naturalisation ont fréquemment conduit à des conséquences désastreuses dans les relations internationales.

Dans cet esprit, critiquer par exemple le projet de la promotion d'une identité européenne au nom de son artificialité, de son caractère construit ou de son aspect politiquement stratégique, ne nous semble pas une piste très intéressante, pour au moins deux raisons<sup>82</sup>. Premièrement, le corrélat d'une telle position est, bien souvent, d'avaliser l'idée que les nations et les identités nationales sont, quant à elles, bien plus réelles, naturelles et authentiques (et donc plus légitimes), et donc de participer politiquement à la réification des identités nationales, au maintien de l'ordre des nations, des définitions identitaires particulières et des pratiques spécifiques qui leur sont liées (en bref, à participer au maintien du statu quo). Ensuite, il nous paraît bien plus fructueux de réfléchir et de discuter du contenu spécifique du projet que l'on veut construire avec l'Europe et de ses conséquences pratiques, pour ensuite, éventuellement, critiquer et/ou valoriser à ce niveau, plutôt que de le condamner au nom d'une prétendue artificialité.

81. *Ibid.*, p. 210.

82. Cette tendance a son contraire, tout aussi inintéressant, qui consiste à rejeter toute critique de l'Europe comme étant le fait d'euro-sceptiques, sans qu'il ne soit même nécessaire de donner d'autres arguments.

La déconstruction et la dé-réification des catégories nationales nous paraissent donc une tâche importante à ce niveau parce qu'une telle opération nous invite à faire de même avec l'Europe, nous permettant ainsi de discuter du contenu et de la forme que l'on voudrait faire prendre à son identité sans fermer trop de portes à l'avance, et de réfléchir sur les implications des choix qui sont faits. L'Europe constitue d'ailleurs un lieu privilégié à cet égard dans la mesure où son sens est encore loin de s'être autant sédimenté que celui des identités nationales<sup>83</sup>. L'idée générale consiste à essayer d'éviter que l'on ne se laisse trop abuser par les mêmes processus de naturalisation et de réification qui pourraient prendre place au niveau européen, menant à voir certains contenus comme obligatoires, naturels, et inévitables, au lieu de discuter des avantages et des inconvénients de chacun<sup>84</sup>.

L'une des premières questions à se poser, est donc de savoir sur quel modèle on désire construire cette Europe. Veut-on une Europe fédérée ou une Europe conçue comme une coalition d'États souverains, avec transferts de pouvoir limités ? Il s'agit là d'une question qui est actuellement le sujet de controverses importantes et au centre de nombreux problèmes rencontrés dans l'intégration européenne. Une Europe fédérée aurait évidemment du mal à fonctionner sans l'existence d'une identité européenne relativement solide, tandis qu'une Europe de coalition en serait beaucoup moins dépendante<sup>85</sup>. Mais, à nouveau, nous ne voulons pas suggérer qu'il s'agit là d'une bonne ou d'une mauvaise chose : l'important est avant tout de savoir quelles seront les conséquences des constructions identitaires particulières qui seront utilisées.

Il convient ainsi de mettre en garde contre la tentation possible d'essentialiser (de façon biologique ou autre) l'identité européenne, avec les conséquences potentielles en termes de discrimination et de racisme que cela implique. Si les critères « naturalisants » se sont souvent montrés efficaces pour justifier l'existence de certaines nations, il n'est toutefois pas garanti qu'ils soient absolument nécessaires pour légitimer le projet européen ou tout autre projet d'unification. Il faudrait donc aussi se poser la question de savoir s'il n'est pas possible d'inventer un nouveau style d'identité qui, s'il ne possède pas tous les avantages des identités essentialisées, pourrait compenser par d'autres avantages<sup>86</sup>. N'est-il par exemple pas possible de créer en Europe une communauté dont l'identité ne serait pas autant malmenée par la « menace » de l'immigration, à tel point que cela lui a parfois valu l'appellation de « forteresse Europe » ? Cela dépend bien sûr du contenu et des valeurs qui sont créées et attachées à cette identité, mais, de façon plus générale, on pourrait s'interroger sur les avantages que posséderait une identité suffisamment souple pour pouvoir

83. E. CASTANO, V. Y. YZERBYT, et N. TOUSIGNANT, « Europeans... », *op. cit.*

84. J. H. H. WEILER, U. R. HALTERN et F. C. MAYER, « European Democracy and its Critique », in J. HAYWARD (dir.), *The Crisis of Representation in Europe*, London, Frank Cass & Co, 1995.

85. M. B. BREWER, « Supra Ordinate Goals... », *op. cit.*

86. WEILER *et al.*, « European Democracy... », *op. cit.*

s'adapter plus aisément aux mouvements de population et plus largement aux changements sociaux<sup>87</sup>.

## Conclusion

Dans cet article, nous avons commencé par souligner l'importance que peuvent jouer les processus identitaires dans les relations intergroupes et dans le processus d'intégration européenne. Ensuite, nous avons rejeté l'idée que les catégories nationales constituent une manière naturelle de se définir en montrant de quelle manière elles sont construites et maintenues à travers des pratiques quotidiennes et dans le domaine du discours politique. Nous avons également illustré la flexibilité qui existe dans leurs définitions ainsi que le caractère stratégique de ces définitions. Cependant, que les identités nationales ne soient pas un simple reflet de caractéristiques naturelles ne les empêche pas de posséder une force particulièrement puissante dans notre société. C'est précisément à cause de cette force qu'elles sont l'enjeu de controverses acharnées. Nous avons passé en revue quelques-unes des sources de cette force, notamment le fait qu'elles soient réifiées et construites comme étant naturelles, et le fait qu'elles puissent répondre à des besoins psychologiques et pratiques importants, ou tout au moins présenter des avantages indéniables à ce niveau. Toutefois, même si cela est particulièrement vrai pour les identités nationales, cela ne signifie bien sûr pas qu'elles posséderaient l'exclusivité à ce sujet. Cela ne veut pas dire non plus que ce sont ces besoins ou ces avantages qui, en eux-mêmes, auraient donné naissance aux nations. Par contre, ceux-ci peuvent contribuer à expliquer le succès qu'elles ont connu après avoir émergé de processus historiques, sociologiques et politiques.

La perspective constructiviste que nous avons adoptée dans cette contribution peut mener à certains malentendus. Nous l'avons vu, que les identités soient construites ne signifie pas qu'il faille les considérer comme « illusoire ». Elles ont par exemple une réalité bien concrète dans les pratiques quotidiennes. De même, une telle position signifie encore moins qu'il faille les considérer comme « inauthentiques » ou « illégitimes ». Bien au contraire, si nous avons insisté sur le fait que toutes les versions de l'identité nationale se retrouvent sur un pied d'égalité à ce niveau, c'est précisément pour défendre l'idée que l'opposition authentique/construit, perdant ainsi de sa solidité, ne devrait pas servir de base pour discriminer entre elles et pour valoriser certaines d'entre elles au détriment des autres (c'est-à-dire celles qui sont jugées inauthentiques). Ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas est un enjeu politique en lui-même, dont l'objectif est de légitimer certaines visions du monde, certains projets politiques et certaines pratiques, tout en en rejetant d'autres. Nous avons dès lors suggéré que les projets identitaires se devraient d'être distingués, et éventuellement jugés, en fonction du contenu qui les caractérisent et des

87. E. CASTANO et N. TOUSIGNANT, « La Belgique et l'Europe. Un demos sans ethnos ? », in G.-F. DUMONT (dir.), *Les racines de l'identité européenne*, Paris, Economica Paris / Thesis Zuri, 1999.

conséquences pratiques auxquelles ils mènent. Ce qui doit guider nos jugements et nos actions, ce sont en premier lieu nos aspirations quant à ce que l'on veut faire du monde : le fait de savoir avec exactitude ce qu'il a été ou ce qu'il est n'est pas une fin en soi. Le passé et le présent sont évidemment importants, mais avant tout comme sources d'inspiration pour le futur.

De même, cette position constructiviste ne doit pas être assimilée à une nouvelle sorte de subjectivisme ou de volontarisme, impliquant que les acteurs sociaux ont toute liberté pour construire le monde social à leur gré et pour en présenter la version qu'ils en veulent, quel qu'en soit le contenu. Si l'identité est liée à la pratique, ce lien est à double sens et les pratiques existantes imposent des contraintes importantes sur le type de constructions qu'il est possible d'opérer ainsi que sur celles qui vont s'avérer efficaces. Comme le notent Reicher et Hopkins :

[l]e monde n'est pas un matériau passif que l'on peut modeler à volonté. Il y a toujours des résistances provenant de la nature des institutions que les gens ont construites et des actions des autres qui cherchent à modeler les pratiques collectives de façons différentes. Si la résistance est telle qu'il n'est pas possible de développer des alternatives, alors nos catégories refléteront la structure du monde social plutôt que vice versa<sup>88</sup>.

Bien que de façon implicite, nous y avons d'ailleurs fait allusion dans la partie III.B, notamment à travers l'exemple des pratiques électoralistes. Étant donné leur structuration nationaliste, un politicien impliqué dans ces pratiques aurait en effet beaucoup de mal à s'assurer un certain succès s'il choisit d'utiliser des catégories autres que nationales. De façon similaire, des constructions qui ignoreraient les événements historiques ou les symboles reconnus comme étant cruciaux pour définir la nation pour en choisir d'autres, moins connus, ou pour en inventer de nouveaux de toutes pièces, auront certainement bien plus de difficulté à avoir un impact important.

D'une manière générale, le message que nous avons voulu faire passer dans cet article est qu'il est important d'éviter la réification des contenus identitaires, sous peine de limiter les possibilités de changement social (ou même d'en éliminer carrément la possibilité), et de privilégier certaines pratiques tout en en rendant possibles d'autres plus difficiles<sup>89</sup>. Pour un projet qui se définit comme voulant introduire du changement dans les rapports entre européens et nations européennes, et de nouvelles façons de gérer leurs liens sociaux, c'est donc un enjeu essentiel.

Dans une thèse très provocante, l'éthologue Shirley Strum propose que les babouins seraient en un certain sens des animaux plus politiques que nous, êtres humains, dans la mesure où ils renégocient continuellement leurs liens

88. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit., p. 48, traduction du texte original en anglais.

89. S. D. REICHER, *A Historical...*, op. cit. ; E. CASTANO, « European Identity... », op. cit.

sociaux et donc la structure de leurs sociétés<sup>90</sup>. Pour eux, le lien social est, plus encore peut-être que pour nous, un problème et non une donnée. Dans nos sociétés, la part de ce qui est non problématisé dans les liens sociaux serait finalement plus grande, car les humains auraient construit des légitimités plus stables dans lesquelles les rapports sociaux ne sont pas continuellement mis à l'épreuve. Commentant sur cette thèse de Strum, Stengers ajoute :

La « société » des babouins serait en ce sens plus complexe que la nôtre où des **marques** stabilisent les liens, stratifient les interactions, et simplifient donc le travail de mise en situation des individus les uns par rapport aux autres. En ce sens, ce sont les humains qui se caractérisent par leur (relative) **obéissance**, par leur soumission aux marques d'autorité et de légitimité<sup>91</sup>.

Certes, comme nous y avons fait allusion plus haut, à un niveau pragmatique, cette plus grande stabilité peut être utile, voire nécessaire dans une certaine mesure, pour le bon fonctionnement des rapports humains, tout au moins au sein du type de société que nous avons construit. Une situation où les liens sociaux sont sous le coup d'une plus grande précarité peut être un handicap, même pour des babouins. Par exemple, comme nous l'avons suggéré, l'absence de tout sens défini d'identité, lorsqu'il est poussé à l'extrême, peut entraîner une paralysie de toute possibilité d'action. Mais lorsque les conséquences de certaines définitions identitaires sont critiquables (qu'elles mènent par exemple à des conflits que l'on voudrait pouvoir éviter), que l'on aspire à du changement et que l'on veut redéfinir des liens sociaux, peut-être avons-nous alors quelque chose à apprendre des babouins de Strum.

De manière plus générale, il apparaît comme évident que, si une société a besoin d'un certain degré de stabilité, elle a tout autant besoin d'un certain degré de changement. Elle a besoin de renégocier ses liens sociaux au moins de temps en temps (et ce d'autant plus qu'ils sont loin d'être toujours harmonieux), sous peine de stagner dans l'immobilisme le plus total. Ce ne devrait en tout cas pas être notre rôle, en tant que psychologues sociaux, de participer à la réification de certaines identités et des pratiques qui en découlent. Comme le soulignent Reicher et Hopkins : « (...) l'objectif ultime de tout apport de la psychologie doit être de faciliter notre capacité à choisir les formes sociales qui constituent notre monde<sup>92</sup>. »

90. S. STRUM, *Presque humain : Voyage chez les babouins*, Paris, Eshel, 1990 ; S. STRUM et B. LATOUR, « Redefining the Social Link : From Baboons to Humans », *Social Science Information*, vol. 26, n° 4, 1987, pp. 783-802.

91. I. STENGERS, *L'invention...*, op. cit., p. 196, emphases dans l'original.

92. S. D. REICHER et N. HOPKINS, *Self and Nation*, op. cit., p. 27, traduction du texte original en anglais.